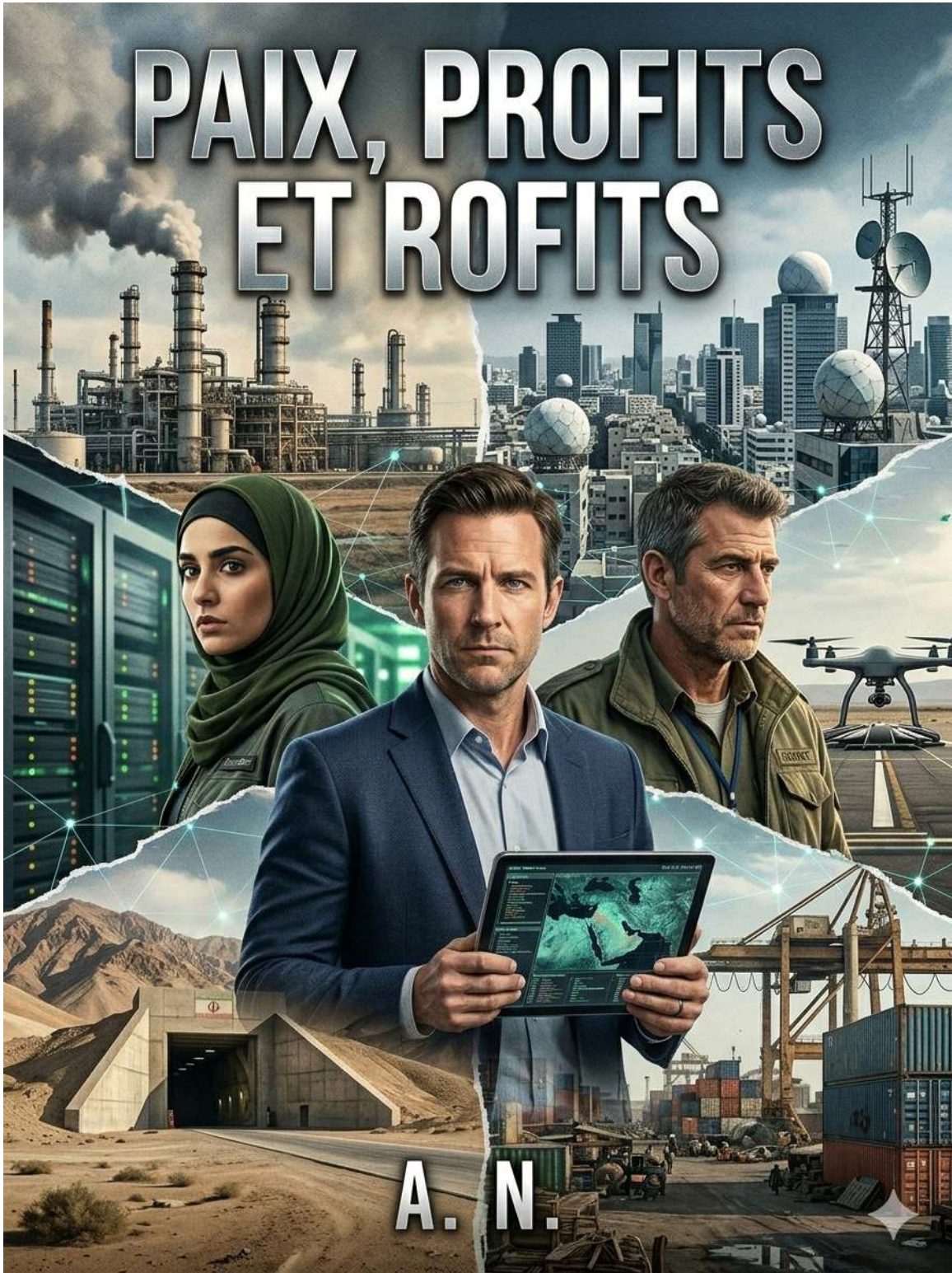


# PAIX, PROFITS ET PROFITS



A. N.

PROJET ÉDITORIAL : PAIX, PROFITS ET ROFITS

Auteur : A. N.

Genre : Thriller Géopolitique / Anticipation

Mot-clé : BUSINESS

I. COUVERTURE OFFICIELLE

II. QUATRIÈME DE COUVERTURE

Avril 2026. Alors que le monde retient son souffle devant l'escalade entre l'Iran et Israël, les véritables batailles ne se jouent plus dans le désert, mais sur les serveurs de la Silicon Valley et dans les studios de tournage de Téhéran.

Entre les « villes de missiles » invisibles, les algorithmes de ciblage cotés au NASDAQ et les bases fantômes de la CIA au Pakistan, A. N. livre un récit sans concession sur une guerre où la vérité n'est qu'un pixel de plus dans un bilan comptable. Bienvenue dans l'ère du conflit software-defined, où la paix n'est qu'une pause publicitaire pour le complexe militaro-industriel global.

III. LE RÉCIT INTÉGRAL

Chapitre 1 : Le studio de tournage des Gardiens et le Péage d'Ormuz

Le spectacle commence sous les massifs de granit de l'est iranien, où le Corps des Gardiens de la Révolution s'improvise metteur en scène. Les vidéos diffusées par l'agence Sepah News présentent des couloirs si vastes et si propres qu'ils ressemblent davantage à des halls d'exposition qu'à des installations militaires. L'éclairage au néon, savamment placé pour souligner les courbes des missiles Kheibar Shekan, vise à sidérer l'adversaire avant même que le premier coup de feu ne soit tiré. Pour Téhéran, l'image de la force est une force en soi.

Pourtant, cette opulence visuelle cache une réalité bien plus artisanale que le régime ne veut l'admettre. Les analystes indépendants, s'appuyant sur des outils de détection d'erreurs de rendu, soulignent des incohérences flagrantes : des ombres qui ne correspondent pas aux sources lumineuses et des répétitions de textures suggérant l'usage de maquettes. Ce « fake » stratégique n'est pas qu'une simple vanité ; c'est une doctrine de survie. Si l'ennemi croit que chaque montagne cache un arsenal, il doit diviser ses ressources pour surveiller des milliers de cibles potentielles, dont la moitié n'existe que sur pellicule.

Au même moment, dans le détroit d'Ormuz, large de seulement 55 km, l'Iran impose ce que les revues maritimes appellent désormais le « péage de Téhéran ». Sous prétexte de manœuvres, le CGRI a bloqué le passage par lequel transite habituellement 20 % de la production mondiale d'hydrocarbures. Le prix du baril explose, franchissant la barre symbolique des 100 dollars. Ce blocage n'est pas une simple manœuvre militaire, c'est une prise d'otage économique mondiale : l'Iran exige un paiement exclusif en actifs décentralisés pour chaque baril, défiant directement l'hégémonie du pétrodollar.

C'est ici qu'interviennent les observateurs de la communauté OSINT. En utilisant des logiciels de comparaison d'images satellites, ils ont révélé que certaines entrées de tunnels « géants » ne sont en fait que de simples hangars agricoles modifiés en surface. L'Iran joue avec les ombres portées et le relief pour créer des illusions de profondeur que les satellites commerciaux peinent à démentir sans une analyse poussée. Le mensonge est devenu la première ligne de défense, une barrière immatérielle faite de pixels et de béton, protégeant l'accès aux infrastructures énergétiques réelles.

En fin de compte, ces « villes » sont des studios de télévision déguisés en bases militaires. Le but n'est pas de gagner une guerre de mouvement, mais de gagner la guerre de l'esprit tout en contrôlant le robinet du monde. En projetant une image de puissance inébranlable, l'Iran espère forcer ses adversaires à la prudence lors des négociations. Mais dans un monde où l'IA peut déconstruire une vidéo en quelques secondes, ce théâtre d'ombres commence à montrer ses fissures, laissant apparaître la vulnérabilité réelle sous le vernis de la propagande.

## Chapitre 2 : Le NASDAQ, les Mirages du Golfe et la Bourse des Cadavres

Pendant que Téhéran peaufine ses trucages, New York calcule ses dividendes. Au NASDAQ, la tension au Moyen-Orient n'est pas perçue comme une tragédie humaine, mais comme un catalyseur d'innovation technologique. Les entreprises de la Silicon Valley fournissent désormais les algorithmes de la victoire. La guerre de 2026 est devenue « software-defined », et chaque clic sur un écran de contrôle rapporte des millions aux actionnaires de Palantir ou de Nvidia. L'instabilité du pétrole est le moteur qui booste ces cours boursiers.

À quelques milles des côtes iraniennes, les monarchies du Golfe voient leurs rêves de grandeur s'évaporer. Le plan Vision 2030 de l'Arabie Saoudite est à l'arrêt, ses mégaprojets manquant de capitaux étrangers effrayés par les missiles. Les Émirats arabes unis ont dû intercepter des milliers de drones visant Dubaï. Pour ces pays, la guerre est un poison qui détruit l'image de sécurité nécessaire à leur survie. Ils sont forcés de réinjecter leurs pétrodollars restants dans l'achat de systèmes de défense américains, alimentant la machine qu'ils craignent.

Palantir Technologies (PLTR) s'impose comme le cerveau de cette opération de prédation financière. Son logiciel AIP prétend percer les mensonges iraniens en analysant les micro-vibrations du sol. Chaque annonce d'un nouveau contrat avec le Pentagone fait bondir l'action,

créant une boucle où la pérennité du conflit garantit la santé financière de l'entreprise. La vérité algorithmique est devenue un produit d'exportation vendu au prix fort aux Émirats désespérés. L'argent du pétrole finance les technologies qui permettront demain de s'en passer.

Le rôle de l'infrastructure est tout aussi lucratif. Amazon (AWS) et Google fournissent les capacités de stockage nécessaires pour traiter les données recueillies par les drones. Le Project Nimbus est désormais le pilier invisible de la défense régionale. Ces géants de la tech ne vendent plus seulement de la publicité ; ils vendent la structure même sur laquelle repose la surveillance mondiale. Sans ces serveurs, les drones resteraient aveugles face au désert et les monarchies du Golfe seraient sans défense face aux cyberattaques incessantes.

L'ironie suprême réside dans le fait que ces entreprises profitent autant de la menace que de la solution. Pour que les systèmes de protection vendus à prix d'or restent nécessaires, il faut que la menace iranienne reste crédible et que le baril reste haut. On se retrouve dans un système où les acteurs financiers ont tout intérêt à maintenir un niveau de tension élevé. La guerre est devenue une rente de situation pour la tech américaine, une taxe prélevée sur chaque litre d'essence consommé dans le monde.

### Chapitre 3 : Islamabad, le Sommet des Créanciers et les Hypocrites

Le sommet qui s'ouvre ce vendredi à Islamabad est le sommet de toutes les ambiguïtés. Sous les lustres du palais présidentiel, le vice-président américain JD Vance et Jared Kushner font face à l'Iranien Abbas Araghchi. Donald Trump a lancé un ultimatum : sans réouverture immédiate d'Ormuz, les infrastructures iraniennes seront détruites. Mais tout le monde sait que détruire ces puits provoquerait un choc pétrolier tel que l'économie mondiale s'effondrerait. On ne négocie pas la paix, on négocie le prix du passage.

Le Pakistan est le personnage le plus tragique de ce dîner. Coincé entre son voisin iranien et ses créanciers, il a transformé son territoire en un comptoir diplomatique. Le gouvernement nie toute aide militaire aux États-Unis, alors même que les bases comme Shamsi sont de nouveau actives. Le Pakistan vend des fragments de sa souveraineté pour obtenir une rallonge du FMI, tout en servant le thé aux Iraniens. C'est une médiation tarifée au kilomètre de renseignement fourni sur les silos enterrés de l'Est.

Le général Asim Munir, chef de l'armée pakistanaise, est le véritable maître de cérémonie. Il sait que la stabilité du pays repose sur un équilibre instable : laisser les drones de la CIA décoller de son sol pour surveiller l'Iran, tout en réprimant les mouvements pro-iraniens chez lui. Cette schizophrénie nationale est le prix à payer pour ne pas faire faillite. Le Pakistan n'est pas un médiateur, c'est une zone de transit pour les intérêts contradictoires des grandes puissances, un pays-écran pour les opérations de l'ombre.

Pendant que les diplomates discutent, l'odeur du pétrole sature les débats. La Chine et l'Inde,

qui reçoivent la moitié de l'énergie transitant par Ormuz, font pression dans les couloirs. Elles exigent une solution qui ne fasse pas exploser leurs économies déjà fragiles. Le Pakistan fournit des données géographiques sur les mouvements frontaliers en échange de promesses de financement. C'est le marché noir de la diplomatie : on échange des secrets de voisinage contre des garanties de paiement. Chaque poignée de main cache une transaction sur l'or noir.

En fin de compte, ce sommet est une diversion nécessaire pour rassurer les marchés. Il permet à l'Iran de dire qu'il a tenté la voie diplomatique et aux États-Unis de prétendre qu'ils évitent l'embrassement. Mais personne dans la salle ne croit aux promesses de paix. Le but réel est de gagner du temps pour que les entreprises du NASDAQ puissent livrer les prochaines mises à jour logicielles. La diplomatie n'est ici que l'entracte d'une guerre qui ne dit pas son nom, financée par les dettes souveraines et le prix de l'essence.

#### Chapitre 4 : L'axe Tel-Aviv / New Delhi et l'Hiver Asiatique

Loin des caméras d'Islamabad, l'alliance entre l'Inde et Israël redéfinit les rapports de force. Le Premier ministre Narendra Modi a transformé l'Inde en un hub de production pour les technologies de défense israéliennes. En s'associant à Adani Defence, les entreprises israéliennes comme Elbit Systems externalisent leur production. C'est la naissance d'un complexe militaro-industriel asiatique, dopé à l'IA. Mais cet axe vacille car l'Inde voit son industrie ralentir face à la pénurie d'énergie causée par le blocage iranien.

Le groupe Adani joue un rôle pivot dans cette stratégie de survie. En produisant des drones Hermes 900 sur le sol indien, il permet à Israël de maintenir ses stocks tout en garantissant à l'Inde une montée en gamme technologique. Ces drones sont ensuite déployés le long des frontières pour surveiller les mouvements de l'Iran et du Pakistan. L'Inde ne se contente plus d'acheter des armes ; elle possède désormais les usines et les données, se rendant indispensable. Pourtant, sans pétrole pour faire tourner ses propres usines, ces drones ne sont que du métal inerte.

Cette coopération s'étend à la surveillance de masse. L'Inde utilise les logiciels israéliens pour monitorer ses populations, créant un écosystème où la technologie militaire devient un outil de contrôle politique. Pour Israël, l'Inde est le marché parfait : immense et peu regardant sur l'éthique des algorithmes. C'est un mariage de raison entre deux nations qui voient dans l'IA le moyen ultime de maintenir leur supériorité. Mais la réalité physique du pétrole vient rappeler à cet axe "high-tech" que l'économie réelle ne se résume pas à des lignes de code.

L'aspect le plus sarcastique est l'étiquetage « Make in India ». Sous couvert de souveraineté, l'Inde intègre des composants dont elle ne maîtrise pas le code source, restant dépendante des mises à jour de Tel-Aviv. On vend au public la grandeur nationale, alors qu'on construit une dépendance technologique de haut vol. Le business du siècle est une chaîne d'assemblage mondiale où chaque maillon est un profit sécurisé, même si le client final meurt de faim à cause

du prix du baril.

Pendant que le Pakistan s'enfonce, l'Inde accumule les brevets. Elle regarde le sommet d'Islamabad avec dédain, sachant que la puissance s'acquiert au NASDAQ. En devenant l'usine d'armement d'Israël, l'Inde espère sortir gagnante du chaos. Mais l'hiver asiatique menace : si le détroit d'Ormuz reste fermé, même l'IA la plus avancée du monde ne pourra pas remplacer les mégajoules manquants pour faire tourner une nation d'un milliard d'habitants. Le mirage technologique se heurte frontalement à la pénurie énergétique.

#### Chapitre 5 : L'éducation par le vide et le Silence des Miroirs

Au terme de ce voyage, il est temps de regarder le vide que ces acteurs tentent de combler. La guerre de 2026 est une guerre de l'absence : absence de preuves réelles, absence de volonté de paix et absence de vérité. On éduque les masses par le doute, en les inondant d'informations contradictoires jusqu'à ce qu'elles ne sachent plus distinguer un tunnel réel d'un décor de studio ou un baril réel d'un contrat financier spéculatif. C'est l'ère de la post-vérité militaire et énergétique.

L'Iran continue de parader avec ses missiles, car il sait que l'important est d'être craint. Les États-Unis continuent de vendre des "solutions de paix" numériques, car ils savent que l'important est de gérer le conflit pour qu'il reste rentable. Le NASDAQ est le thermomètre de cette folie : il monte quand les bombes tombent virtuellement et se stabilise quand les mensonges sont acceptés. C'est une éducation par l'épuisement du sens. Le baril à 100 dollars est la taxe que nous payons pour financer ce spectacle.

Le sarcasme final réside dans la figure du consommateur d'information. On nous demande de prendre parti pour des entités qui sont, en coulisses, partenaires d'affaires. Google et Amazon hébergent les données qui servent à cibler des infrastructures que les entreprises de construction américaines espèrent reconstruire. C'est un cycle économique parfait, une boucle fermée où la destruction et la reconstruction sont planifiées par les mêmes algorithmes. Le chaos est un business plan méticuleusement exécuté, lubrifié à l'or noir.

Le Pakistan, l'Iran, Israël et les pays du Golfe sont les acteurs de cette tragi-comédie, mais le réalisateur est caché derrière les serveurs de la Silicon Valley et les salles de marché de Wall Street. On nous vend une guerre de religions, alors qu'il s'agit d'une simple guerre de parts de marché. La "vérité" est un concept pour les idéalistes ; pour les acteurs de 2026, il n'y a que des flux de données et des marges bénéficiaires. L'éducation du lecteur passe par la compréhension brutale de ce vide moral.

À la fin de la journée, les projecteurs des studios de Téhéran s'éteignent et les serveurs du NASDAQ refroidissent. Le conflit ne s'arrêtera pas, car il est devenu trop utile. La paix serait une catastrophe économique pour ce système. Alors, on continue de produire des pixels, de générer

du profit et de faire semblant de croire au mirage. La guerre est morte, vive le spectacle de la guerre. Le monde ne cherche pas la sortie, il cherche simplement à savoir quel camp lui vendra son prochain plein d'essence.

#### ÉPILOGUE : LE PARADOXE DU PIXEL VIDE

La conclusion de cette épopée de verre et d'acier ne se trouve ni dans une signature à Islamabad, ni dans l'effondrement des tunnels de l'Est. Elle réside dans une vérité bien plus cynique : le conflit est devenu le socle de l'économie mondiale.

En 2026, les nations ont cessé d'être des ennemis pour devenir les rouages d'une même machine circulaire. Si l'Iran cessait ses mises en scène, l'IA perdrait sa valeur. Si les États-Unis cessaient de vendre leur surveillance, le NASDAQ s'effondrerait. Si le détroit d'Ormuz était pacifié, le prix du pétrole chuterait, ruinant les investissements dans les énergies futures et les budgets de défense. L'ennemi est devenu le partenaire d'affaires indispensable.

Le lecteur doit en tirer l'ultime leçon : vous n'êtes pas un spectateur, vous êtes la donnée finale. Votre peur nourrit l'algorithme, votre indignation finance le prochain drone, et votre plein d'essence valide la prochaine frappe. La guerre ne se terminera jamais, non pas parce qu'ils ne peuvent pas faire la paix, mais parce qu'ils ont enfin trouvé comment transformer le chaos en une rente éternelle. Le rideau tombe, mais les serveurs ne dorment jamais.